
DC354
.G754
1899

# LA GRANDE TRAHISON

Prix : 0 f 50

PARIS
A. PIERRET, ÉDITEUR
37, RUE ÉTIENNE-MARCEL, 37

1899



# La Grande Trahison


Le traître attend toujours! Chaque nuit, dans son rêve,
Il croit sentir l'acier du redoutable glaive
Creuser encor sa plaie, ou, rompant ses liens,
Le rendre au grand soleil et le remettre aux siens.

Est-ce amour de justice ou bien est-ce démence?
Quel drame se déroule au sein de notre France!
Pour beaucoup de Français le drapeau dreyfusard
Remplace de Valmy l'héroïque étendard;
Pour eux, devant Dreyfus, toute gloire s'efface;
La France n'est plus rien, Dreyfus a pris sa place.

A choisir ses amis on se montre exigeant :
Pour ou contre Dreyfus!... On est intransigeant.

Des amitiés que rien n'avait interrompues,
S'il s'y mêle Dreyfus, sont de ce fait rompues.
C'est un dogme, ce nom ; devant, tout doit ployer,
Sinon c'est la discorde et la guerre au foyer.
Dreyfus, traître ou victime, à ce simple dilemme
Le fils peut outrager son vieux père qu'il aime.
Du foyer rayonnant, cet infernal engin
Sur l'un et l'autre monde exhale son venin.
Traître, innocent, partout la question se pose ;
Il semble qu'à résoudre on n'ait pas autre chose.
L'arrêt que l'on attend captive les esprits ;
On en est, pour ou contre, également épris.
Que l'arrêt soit rendu suivant son espérance?
Chacun le saluera comme une délivrance.
Nul autre que Dreyfus à ce point ne fit loi,
Tenant tout en suspens, d'absorber tout en soi.
L'or, devenu timide, au fond de l'escarcelle
Tend à rester ; sortir, il s'y montre rebelle.
L'un garde sa disette et l'autre son surplus ;
Ce que l'un a de trop, à l'autre ne va plus.
Le bien-être décroît, on se plaint, mais qu'y faire?
Tout négoce se trouve arrêté par l'*Affaire*.
De l'âme de la France elle empêche l'essor ;
L'Alsace, la Lorraine, y songe-t-on encor!
Que l'ennemi demain nous offre la bataille,
La France, à l'accepter, serait-elle de taille?
C'est ainsi qu'aujourd'hui le clan des dreyfusards
Nous livre, désarmés, aux plus sombres hasards !
D'un possible avenir les chances attendues
Pourraient nous rendre ainsi nos provinces perdues ?

Si haut que la patrie ait place dans nos cœurs,
L'innocence, chez nous, aura ses défenseurs.
Plutôt que l'innocent dans les chaînes gémisse,
Nous voulons que le ciel à la terre s'unisse
Pour les faire tomber; nous demandons partout
Aide et renfort; à lui nous sacrifions tout.
Partisans à la ville, aux champs, dans la bourgade,
Tout nous est bon qui fait pour lui cette croisade.
Rien ne pourra lasser notre effort incessant
Jusqu'à ce qu'on nous rende un captif innocent.

Eh! bien, ô dreyfusards, le droit de l'innocence
Sur vos cœurs avilis eut-il cette éloquence?
Est-ce la flamme enfin d'un pur et noble élan
Qui serait le moteur, l'âme de votre clan?
Non, non, pour nous Français, cela ne saurait être;
Vous l'avez dit jadis, Dreyfus est bien le traître.

Survivant au malheur, d'un long et lourd sommeil,
La France avait au monde annoncé son réveil.
Elle tenait en main sa vieille et forte épée
Toute prête déjà pour une autre épopée.
Et cette épée alors, toute main la tenait;
En France, c'est la loi, futur soldat on naît.

L'ennemi soupçonneux voyait avec envie
Couler dans cette armée une nouvelle vie.
Il faut, par tous moyens, la souiller, l'avilir;
Contre le déshonneur, pourra-t-elle tenir?

On lui jette Dreyfus ; Dreyfus, voilà son crime !
Dreyfus de notre armée est la grande victime !

Partout où cette voix trouvera des échos,
On va faire tomber l'or et l'argent à flots.
On clame la promesse et du fait on l'appuie ;
De tous côtés on court à la divine pluie.
Les viveurs décavés à la chasse d'écus,
Que Dreyfus est un saint, se montrent convaincus.
Ceux-là, qui végétaient à vendre la cannelle,
Vont emplir le tiroir de la manne nouvelle.
Tel Esculape oisif, praticien dédaigné,
Se refait en chantant dans le mode indigné,
Dreyfus. Tel plumitif vivra bien de sa prose,
Sans lecteurs, si Dreyfus s'y trouve à forte dose.
Tel, un jour écopé de l'inconstant scrutin,
De revivre en public y trouve le moyen.
Grâce à Dreyfus, il peut aller de par le monde,
Fatiguer les jobards de sa creuse faconde.

J'estime qu'à ces traits vous revoyez, lecteur,
L'ivre Guyot du *Siècle* et Jaurès le menteur.
Clémenceau ? Qu'il eût pu vivre de la guimauve,
Eût été dreyfusard, car son instinct de fauve,
Certes, l'eût entraîné dans cette faction ;
Toujours nuire à la France est sa vocation.
Les intellectuels ? Qu'ils souffrent qu'on le dise,
Ce qui les a gagnés, ce n'est que la sottise.
A l'Éternel, un mot, fi donc du barguigneur :
*Des intellectuels délivrez-nous, Seigneur !*

On verse le mépris sur la grande muette;
Sans qu'elle dise un mot, dans la boue on la jette.
C'est la grande coupable! Elle a tous les péchés!
Ses généraux sont tous traîtres et débauchés!
En guerre l'ennemi serait bien à son aise,
Tous ces brillants faquins fileraient à l'anglaise!

Il faut, pour appuyer ce programme indécent,
Que de Dreyfus, le traître, on fasse un innocent.

Des plus obscurs débats, notre magistrature
Est sortie enviée, incorruptible et pure.
Toujours, que l'on se place à tel ou tel aspect,
Elle a, soyons-en fiers, forcé notre respect.
Qu'elle ait compté parfois une brebis galeuse,
Quand même elle est restée intègre et radieuse.
Laissons ces magistrats dans leur radieux nimbe;
Soyons justes pour tous; qu'un félon se regimbe,
Mais je convie ici tout le groupe félon
A qui je voudrais faire une courte leçon.

La Chambre criminelle, est-ce pur comme l'ambre?
Ne l'appelle-t-on pas la criminelle Chambre?
Faut-il qu'elle ait pourtant méconnu ses devoirs
Pour qu'on lui dût naguère enlever ses pouvoirs!
Et sans ce prudent rapt, adieu toute riposte!
L'*Affaire* allait passer comme lettre à la poste.
Chambarraud, Athalin, Dupré, Lœw, Bard, Manau,
Dumas, me semble-t-il, sont là plus qu'un *trio*.

Votre exemple, messieurs, ferait-il tache d'huile ?
N'avons-nous pas déjà le Bertulus de Lille?

Pour qu'il puisse servir, le faussaire Picquart
A passer pour son compte est remis à plus tard.
Tant qu'il n'est pas jugé, son serment, sa parole,
D'un intègre soldat quand même ont l'auréole.
Quelle mère eut jamais pour son fils plus de soin?
Elle a pour lui des grogs, ce n'est plus un témoin.
L'exhiber au complet, qu'un autre s'y dévoue
Car je sens la nausée à remuer la boue.

S'il restait à ces gens un semblant de pudeur,
S'ils étaient quelque peu sensibles à l'honneur,
Ne pourraient-ils au moins dépouiller leurs insignes
Et rendre ce mandat dont ils ne sont plus dignes ?
Mais Manau qui jadis, le pays aux abois,
Lui-même s'adjugea le siège de son choix,
N'a pas de préjugés ; il ne fera pas mine
De jeter au rancart sa précieuse hermine ;
Du fameux deux décembre il est bien un martyr,
Même il en est renté, qui peut le démentir?
On tient tête à l'orage ou l'on est pas un homme ;
Mais, démissionner, et puis, la forte somme?

Dans aucun bouge est-il, comparable à Dumas,
Un héros de barrière? Il ne s'en trouve pas.
Je vous livre, lecteur, cette réminiscence
Qui me vient du journal : *Messager de Valence* (1).

(1) 8 avril 1888.

Et dire qu'un illustre en prostitution
Arrivait avant l'âge à la Cassation !
Dumas est-il le seul que la magistrature
Ait reçu dans ses rangs par cette voie impure ?
La grande incorruptible, on voulut l'épurer ;
Devant le résultat on n'a plus qu'à pleurer.
Étonnez-vous encor que la France gémisse
Quand il est tel bandit pour rendre la justice ?
Un juge intègre et probe ? Auguste tribunal !
C'est l'image de Dieu, c'est presque son égal !
Contre les passions, la loi, c'est son refuge ;
Dreyfus ! Dumas ! Dreyfus méritait un tel juge !

Et le clan dreyfusard s'agite et ment toujours ;
A toutes les hideurs il donne un libre cours.
Le soleil, déployant sa plus vive lumière,
A l'aveugle, en plein jour, laisse sa nuit entière.
Blanc, pour le dreyfusard, ne peut être que noir,
Et, s'il n'est pas aveugle, il se refuse à voir ;
De la fange affamé, dans la fange il se plonge ;
Il entasse à plaisir mensonge sur mensonge.
Ses témoins, il les prend dans les plus mauvais lieux,
Étrangers à l'*Affaire*, un bandeau sur les yeux.
Ses preuves, il en a, mais dès qu'il les apporte,
C'est toujours l'étranger qui lui prête main-forte.
Voyez-vous Schwratzkoppen, aussi Pannizardi,
A notre état-major donner un démenti ?
On s'y perd à la fin ; serait-ce inconscience ?
Il ira, s'il le faut, jusqu'à tuer la France !

Allons, bourreau, du cœur ! Au feu, ton instrument !
Et qu'il soit aussitôt prêt pour le châtiment !
Rassemble ces bandits et que pas un ne bouge ;
Tous, jusqu'à de Rhodais, marque-les au fer rouge !

Ceux qui tiennent en main les rênes de l'État,
Se doivent à la France, ils n'ont pas d'autre état.
Voilà bien le devoir. Mais nos marionnettes
Ont autrefois chéqué, n'ont pas tous les mains nettes.
Ce que le juif a fait, tenace, il s'en souvient;
Qu'il ait gavé quelqu'un, par l'honneur il le tient.
Combien de gouvernants le juif tient sous sa coupe !
Ils ne sont que des serfs, il commande à la troupe.
Pour que l'on tienne au poste, une condition :
Et fléchir et sévir, c'est la tradition.
Aujourd'hui comme hier ! La tare est générale !
Dans les draps d'un galeux on prend toujours la gale.
Que vous êtes naïfs, citoyens électeurs,
De croire hommes d'État ces sinistres menteurs !
Votre gouvernement? Voilà tout le problème :
Eh ! plus il changera, plus il sera le même !

Dites ce qu'ils ont fait pour arrêter le flot
D'outrages qu'à l'armée a vomi le complot?
Où donc, sous quel soleil la commune patrie
Fût-elle, par les siens, à ce degré flétrie ?
Sur qui de ces brigands ont-ils porté la main?
Ils n'ont rien fait hier, ne feront rien demain.
Contre toute autre ligue on fera le bravache;
Ce n'est pas beau, cela, *mais cha tient de la plache.*

De ces actes, pas un ne tombe sous la loi,
Disent-ils; je réponds : gens de mauvaise foi,
Dans un moment de crise et de danger extrême,
D'un peuple le salut devient la loi suprême.
Quoiqu'il dise, Dupuy, notre illustre magnat,
Nous sert par trop souvent la soupe d'auvergnat.

Mon vers en son allure est peut être un peu rude;
Je ne suis pas de ceux dont la première étude
Est surtout d'être obscurs, trouvant que c'est très bien
Si, relisant leur vers, ils n'y comprennent rien.
Simple digression. Chacun dans cette bande
Doit abdiquer son moi, travaille sur commande.
En tout, devant le fort, l'ineffable Lebret
Se tait; devant le faible aboie en vrai roquet.
Très tendre pour Paris, il est dur pour Versailles;
Grosjean ne tarda pas à tomber dans ses mailles.
Le sceptre sera-t-il de soie aux dreyfusards
Après avoir été de fer aux communards?

Nous pouvons à coup sûr marquer les responsables
Dans ce drame poignant; c'est vous les vrais coupables,
Vous qui, l'ayant cherché, détenez le pouvoir
Et qui de gouvernants piétinez le devoir.
N'est-ce donc que pour l'or et pour la gloriole
Que vous avez voulu monter au Capitole?
Votre intense bêtise, on peut vous la passer;
Je ris quand je vous vois avec nous finasser.
Mais si nous vous passons votre immense bêtise,
Gardez-vous, croyez-moi, d'y joindre la traitrise.

Frappez comme il faudra, nous vous applaudirons ;
Mais si vous frappez mal, ah! nous nous fâcherons!
Au fait, Brisson et vous, tous de la même taille,
Si ce n'est que Brisson fut un peu plus canaille.
A quoi bon discuter sur le plus et le moins ?
Soulever ce débat, nous avons d'autres soins.

On voit l'arbre à ses fruits. En remontant l'histoire
De ce règne odieux, pris d'une rage noire,
On bondit à compter les insignes méfaits
Qu'on doit mettre à l'actif de ces fils de laquais.
Il advint que l'hôtel, dit de la présidence,
N'était plus qu'un bazar où l'honneur de la France,
Le ruban symbolique était mis à l'encan;
Qu'on discutait le prix du glorieux ruban.
Accepter le tarif, pour la riche canaille,
Valait au moins laisser un bras à la bataille.
L'illustre mercanti, l'heureux gendre Wilson
Se vit pour ce commerce infliger la prison.
La prison? Croyez-vous ! Mais c'est pour le régime
Une tare! La cour est là qui la supprime.
Panama se révèle? On embouche le cor :
Panama pour la France est la poule aux œufs d'or!
Pour eux, soit, Panama, c'est une riche mine;
Mais pour vous et pour moi, c'est le deuil, la ruine.
Sans nous donner au moins le temps de respirer
On se met pour Dreyfus bientôt à conspirer.
Ce drame, c'est d'un sombre à donner le délire!
C'est aussi d'un bouffon à déchaîner le rire.

On se demande, en lutte avec de telles gens,
Si notre pauvre France a perdu son bon sens.
Le fort a toujours droit, oui, mais qu'un pauvre diable
Ait le verbe un peu haut, c'est un crime pendable.
Ajoutez que le fisc taille, taille à merci;
Le peuple n'y tient plus? On n'en a nul souci.
Si le riche devient lui-même un prolétaire,
Ils fraterniseront dans la même misère!

Ce beau pays de France où le plus pur soleil
Fait à chaque horizon un climat sans pareil;
Où la vigne au coteau, les foins de la prairie
Prodiguent l'abondance à toute métairie;
Cette France où, l'hiver, toujours selon son vœu,
Le pauvre avait du riche et le pain et le feu;
Où, dans les jours d'été, le soir, sous le feuillage
Venait danser en rond, chanter tout le village.
Cette France autrefois un radieux Eden
Où l'on riait si fort aux festins de l'hymen,
Hélas! ne connait plus la douce et pure joie
D'antan, et rarement le riche s'apitoye
Sur le pauvre; à chacun doit rester son surplus
Pour l'inconnu demain, de riche, il n'en est plus.
Et la pauvreté noire est une graine à crimes;
Comptez combien chez nous elle fait de victimes!
La corde et le charbon, le révolver et l'eau,
A défaut du poignard, le vulgaire couteau;
Que n'êtes-vous ici, fou d'une sainte audace,
Oui, messieurs, j'oserais vous cracher à la face!

Encore un point d'histoire. Ils guettaient l'ennemi,
Le clérical; jaloux d'un pouvoir affermi,

Ils vont pour lui donner de nouvelles assises,
Chasser le clérical des fonctions acquises.
Les enfants d'Israël, les enfants de Calvin,
Précieuse ressource! On les a sous la main.
Les enfants d'Israël ? Cette race est connue
Et pour la ruiner en France elle est venue.
Le huguenot ? Jadis pour la fière Albion,
Haïr l'église était une religion (1).

Le temps du huguenot n'affaiblit pas les haines;
Sa haine d'autrefois coule encor dans ses veines.
Toujours aussi vivace, elle fait moins d'éclat,
Le huguenot se tait sans être un renégat.
Parce qu'il hait l'église il aime peu la France;
S'il ne le montre pas, c'est simple convenance.
Eh! bien, huguenot, juif. les Dumas. les Manau,
Voilà les seuls étais du régime nouveau.
De toute hiérarchie ils occupent le faîte;
De la France opprimée ils ont fait la conquête !
Que si dans telles mains nos destins sont remis,
Au gré de leur vouloir si tout leur est permis,
Où seront les vertus de notre vieille race
Dans vingt ans ? Nos neveux n'en verront plus la trace.

Qui professe l'Église, ou de près ou de loin,
Est exclu des emplois; on en a plus besoin.
Le parti-pris étend de plus en plus ses marges,
Aux uns sont les profits, aux autres sont les charges.

(1) C'était ainsi en Angleterre sous le règne de Charles II.

Qu'on tarde à réagir? Il ne sera plus temps,
On aura partagé notre France en deux camps.
Piétinant droit et lois, la franc-maçonnerie,
Dans cette œuvre de mort va jusqu'à la furie.
Les services rendus, les hautes facultés
Sont, des emplois publics, sans vergogne écartés.
S'ils sont déjà pourvus, eh! bien, on les débarque
De la secte intraitable il faut porter la marque.
C'est elle qui forma Ribot, de Freycinet,
Ferry le Tonkinois, Brisson, Dupuy, Loubet.
Messieurs le francs-maçons en prendront à leur aise,
Mais gare, qu'elle bouge, à la Ligue Française!
Voilà le droit pour tous! Voyons, monsieur Dupuy,
Est-ce juste ce que vous faites aujourd'hui?
Pour en arriver là, qu'on le nie ou le veuille,
Qu'il vous fallait tenir à votre portefeuille!
Plutôt que d'être un jour un ministre félon,
Eh! que ne restiez-vous un marchand de charbon?

Dans nos hommes d'État, que voyons-nous en somme?
Des médiocrités, et pas un honnête homme.
Ils feront blanc ou noir suivant leurs intérêts,
C'est leur règle; à la suivre ils seront toujours prêts.
Tel ou tel porte-feuille? Oh! dans toute occurence
Ils consultent le gain et non leur compétence.
Au pouvoir convoité les suit ce compromis :
Qu'ils feront leur affaire et celle des amis.
Remis entre les mains de telles girouettes.
Les intérêts d'État iront sur des roulettes,

Vous n'en pouvez douter.

Et notre parlement !
Certes nous pouvons tous en parler savamment.
Il étale au grand jour de telles turpitudes
Qu'il soulève les cœurs, le dégout des moins prudes.
A lui, de toute part, on jette le haro;
Il est, dit-on partout, au-dessous de zéro,
S'applique à ne rien faire et la loi des finances,
Pour être enfin baclée, attend ses convenances.

Résumons : la buvette, aussi le pugilat,
Car l'arme en ce champs clos est l'arme d'auvergnat;
Le verbe plébéien, les haines déchaînées,
C'est en de telles mœurs que sont nos destinées !
Vous souvient-il ? Un jour l'ineffable Tourgnol,
Le grotesque qui fait concurrence à Guignol,
Se hisse à la tribune et, céans, il demande
Pour ce beau parlement un surcroit de prébende.
Cet homme osa porter à ce point l'impudeur !
Il nous ferait pitié, s'il ne faisait horreur.
C'est quand le peuple enfin sous les impôts succombe
Que sur lui ce vorace, insatiable, tombe.
Pour payer son patois s'il nous faut tant de sous,
Qu'il reste en son village et cultive ses choux.

On sent que tout, sans bruit, se disjoint, se détraque !
*Que le char de l'État* n'est plus qu'une patraque,

Et de plus d'un cerveau jaillit l'opinion
Qu'il faudrait reviser la constitution.
Mais que l'expédient soit une gasconnade,
Qu'allons-nous y gagner? Bien plus dans la panade !

C'est au souffle du Christ que nos pères, les Francs,
Sont nés, qu'ils ont grandi, sont devenus géants.
Aux sources de l'erreur, leur âme haute et fière
Autrefois n'allait pas demander la lumière.
Absolu dans son droit, toujours prêt au devoir,
Tenant pour un bienfait le souverain pouvoir,
Le disciple du Christ nous a fait cette France
Dont, sur le monde entier, s'étendit l'influence.
Nos pères entendaient être maître chez eux,
Et devant l'étranger, les manants et les preux,
Se trouvant pris soudain d'un sainte furie,
Quittaient tout pour sauver la commune patrie.
L'élan était superbe et le spectacle beau !
Tous se trouvaient groupés sous le même drapeau !
Que fait à tels sujets le règne monarchique ?
Donnez-leur, s'il le faut, donnez la République.
Le disciple du Christ a pour maître sa foi;
Il ne voit pas un homme, il voit Dieu dans la loi.
Dans la loi placer Dieu, c'est sa constante étude;
Chez lui? L'obéissance et non la servitude.
Ah! vous avez voulu du Christ les détacher?
De secouer le joug qui peut les empêcher ?
La foi ne guidant plus, on est à sa nature,
Chacun de son côté tire la couverture.
On prétend, mordicus, redresser le destin;
Le pauvre avec le riche aura part au butin.

Quelqu'un pour commander? Cela ne se peut être !
On obéira plus et chacun sera maître !
Beaucoup, de ces instincts, se font un marche-pied
Pour de l'obscurité monter sur le trépied.
Ces gens, pour assouvir l'appêtit qui les ronge,
Jusqu'à l'invraisemblable abusent du mensonge.
Électeur, mon ami, tu n'es qu'un pauvre sot
Si, de leurs boniments tu crois un traître mot.
Millerand, Rouanet et toute la séquelle,
Quand ils s'en vont vers toi, le mensonge est en selle.
De la terre de France il faudrait les chasser
Ceux-là qui, de nos maux, ne font que s'engraisser,

Donc, bien haut on l'avoue, oui, le mal est extrême;
Il faut de gouverner reviser le système.
Prenez plutôt du neuf s'il en est au rayon,
Un haillon rapiécé n'est jamais qu'un haillon,
Et j'aurai très peu foi dans une république
Qui sortirait encor de la même boutique.

De notre président étendre les pouvoirs,
Accroître sa puissance, élever ses devoirs,
Ouvrirait une voie et plus large et plus sûre
Sans, de ses fonctions, faire une dictature.
Je goûte votre avis, le projet a du bon;
Mais si le président un jour était Brisson!
Je confesse, ma foi, qu'une telle canaille,
Pour notre président, ne me dit rien qui vaille.

On voit l'arbre à ses fruits; du vote universel
Est sorti, monstrueux, le régime actuel.
L'empressé candidat, guidé par l'appétence
D'un mandat qui, de lui, doit faire une puissance,
S'ingénie à gagner son nombre d'électeurs
En promettant à tous mille et mille faveurs.
Et qu'on ne doute pas ! Sur ce point il insiste;
Il promet plus encor si l'électeur résiste.
Je gage que Tourgnol, illustre entre les sots,
Dans son programme écrit : dégrèvement d'impôts.
Quel brouet on mijote en pareille cuisine !
Eh ! d'un sac de charbon sort-il de la farine?
Que fait à tous ces gens l'intérêt général?
S'ils ont ce qu'il leur faut, tout leur est bien égal.
Qui me contredira ? De cette source impure,
Quel esprit peut jaillir d'assez haute envergure
Pour jouer au plus fin et rouler l'étranger
Sur telle question qui vient de s'engager?
Autour du tapis vert, à ce jeu redoutable,
Votre homme s'en tira de façon lamentable.
Mais il le sait lui-même, il en est tout confus;
Est-ce sa faute, à lui, s'il n'en savait pas plus ?
Le sort en est jeté, je vois arriver l'heure
Où l'étranger cupide, allant de leurre en leurre,
A la France prendra son domaine lointain,
Sans même lui laisser le plus maigre lopin.

Je le redis bien haut, chez nous tout se détraque;
Grâces à vous, messieurs, il nous faut un monarque !

Le flot dévastateur, vous l'avez déchaîné ;
Le pays vers l'abîme est par vous entraîné.
Il nous faut une main qui soit assez puissante
Pour le sauver de vous, l'arrêter sur la pente,
Et, qui de ce mandat doit se voir investi,
De qui firent la France, il faut qu'il soit sorti.

Aux jours de nos revers, la horde famélique
Clamait que le salut, c'était la république.
Il fallait, disait-on, faire l'essai loyal
D'un régime nouveau ; qu'un ordre social
Jeune et fort s'imposait. On les a vus à l'œuvre !
Nous ont-ils fait assez avaler la couleuvre
Ces beaux sauveurs de peuple, et quel beau résultat
Va tresser des lauriers à ces hommes d'État !

Chrétiens, le temps n'est plus où l'on pouvait attendre ;
Il faut, bon gré, mal gré, sans tarder vous reprendre.
Allez-y carrément, allez-y sans façon ;
Secouez l'arbitraire et le joug franc-maçon.
Exigez sans faiblir de tous ces bons apôtres,
Qu'on vous permette à vous ce qu'on permet aux autres.
Vous faites la corvée et vous payez l'impôt,
Seriez-vous moins Français que juif et huguenot ?
Ce qui donne à vos chefs la force et la hardiesse,
Plutôt que leur courage, ah ! c'est votre faiblesse !
On sent, à contempler nos tristes mannequins,
Que leur sceptre est trop lourd et tombe de leurs mains.
L'arbre penche, et pour peu qu'un coup de vent survienne,
Qui, faisant contre-poids et plus fort, le soutienne ?

Ils ont beaucoup promis, mais qu'auront-ils tenu?
A les défendre encore on serait mal venu.
Ils ont à leur actif, à défaut de génie,
D'avoir porté très haut l'art de la félonie.
N'ayant tenu pas un de leurs engagements,
Ils n'auront *réussi que leurs enterrements* (1).
Les festins plantureux, les tréteaux, la parade,
C'est l'histoire, en trois mots, de cette mascarade.
Que ce régime enfin porte à son écusson :
Pour l'histoire je suis **la Grande Trahison!**

L'Abbé DEMNISE,

*Vicaire à Notre-Dame de Lorette,*
*Ex-prisonnier des Allemands.*

(1) Ce mot est d'un gros bonnet du parti.



BEAUGENCY. IMP. J. LAFFRAY.

